

LES  
PARATONNERRES,

OU

LES BULLES DE SAVON,  
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR MM. B. D'AUBIGNY ET BOIRIE.

*Représentée pour la première fois sur le théâtre de la  
Porte Saint-Martin, le mercredi 21 novembre,  
1821.*



PARIS,

CHEZ { FAGES, LIBRAIRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN;  
QUOY, LIBRAIRE DU THÉÂTRE.

1821.

---

## PERSONNAGES.

---

### ACTEURS

L'ÉVINÇÉ, employé, suspendu de sa place.	MM. <i>Potier</i> 3
DUVISA, chef de bureau.	<i>Moëssard.</i>
PLUMEAU, garçon de bureau.	<i>Pierson</i> 3
FANFAN, enfant de sept ans, fils unique du Munitionnaire-générale.	M <sup>mes</sup> <i>Sidonie</i> 3
M <sup>me</sup> L'ÉVINÇÉ.	<i>St-Amand.</i>
LÉONTINE, femme-de-chambre de ma- dame la Munitionnaire général.	<i>Hugens</i> 3
Un garçon de bureau.	MM. <i>Breton</i> 3
Un garçon limonadier.	<i>Daouène</i> 3

*La scène se passe dans l'hôtel d'un des premiers banquiers de Paris, Munitionnaire général des vivres de la guerre.*

# LES PARATONNERRES ,

## COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

---

*Le Théâtre représente une antichambre commune aux appartemens du Munitionnaire généra<sup>l</sup>, et aux bureaux de son secrétariat.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

PLUMEAU.

*( Il entre en portant plusieurs bûches , et tenant une poêle pleine de feu ; il s'arrête devant la pendule qui est sur la cheminée. )*

Dix heures un quart ; bon , je suis en avance , et le poêle sera rouge quand messieurs les employés arriveront à leur bureau. *( Il va allumer le poêle. )* Je me croyais tellement en retard , que je n'ai pas seulement pris la peine..... *( Il se regarde dans une glace , en passant la main sur sa barbe. )* Véritablement je fais peur , et les bureaux sont ouverts aujourd'hui au public ! Dieu merci j'ai là tout ce qu'il me faut..... *( Il ouvre un carton , tire tout ce qu'il faut pour se faire la barbe , et se met à faire l'eau de savon. )* Qui dirait que nous sommes au 6 mai : on n'entend plus rien aux saisons ; aujourd'hui il faut du feu , et il y a quinze jours la foudre est tombée sur l'hôtel ; mais grâce à ce superbe paratonnerre , qu'on achève de placer , nous ne redoutons plus un pareil accident.

## SCÈNE II.

PLUMEAU , LÉONTINE.

LÉONTINE. (*Elle va pour traverser le théâtre. Elle tient d'une main un polichinel, un tambour et plusieurs autres jouets d'enfant ; elle a sous l'autre bras un petit carlin empaillé.*)

Eh quoi! déjà à votre poste, M. Plumeau?

PLUMEAU (*essuyant un coup de savonnette qu'il vient de se donner.*)

C'est vous, mademoiselle Léontine, qu'il faut s'étonner de voir déjà revenir d'une course. Qu'est-ce qu'il est donc arrivé cette nuit à l'hôtel, pour que la première femme-de-chambre de Madame soit sortie de si bonne heure ?

LÉONTINE.

La nuit a été affreuse.

PLUMEAU.

Je croyais qu'elle était arrachée ?

LÉONTINE.

Bon! vous allez voir que le fils unique d'un Munitonnaire général, et par conséquent l'enfant le plus gâté, et le plus insupportable, va se laisser arracher une dent sans faire mille contorsions, jeter les hauts cris, et répandre des torrents de larmes. Depuis huit jours, monsieur Plumeau, nous n'avons pas un moment de repos; Dupré a une courbature abominable, Caroline est maigrie de moitié, et moi je fais peur: enfin, tout le monde à l'hôtel est sur les dents:

PLUMEAU:

Hier à trois heures, le bruit a couru, dans les bureaux, qu'un dentiste que Madame avait ramené dans sa voiture, était parvenu, après beaucoup de peine et de complaisance, à déterminer M. Fanfan à subir l'opération.

LÉONTINE.

Un moment on a eu cette espérance. La vue d'une jolie

montre l'avait presque déterminé ; mais à l'instant décisif ; M. Fanfan s'est ravisé ; il a jeté les hauts cris, s'est roulé par terre, et n'a plus rien voulu entendre.

PLUMEAU.

C'est désespérant. Vous ne croyez pas que nous autres, nous nous ressentons aussi de cette rage de dents ?

LÉONTINE.

Madame, qui ne peut faire autrement que d'être inquiète et d'avoir les yeux rouges, est d'une humeur affreuse, et ne cesse de crier après nous. Pour Monsieur. . . .

PLUMEAU.

Ne m'en parlez pas... Nous n'avons pas une signature !

LÉONTINE.

J'arrive du Palais-Royal ; j'en rapporte comme vous voyez une bonne quantité de joujous. Madame veut qu'on tente un dernier effort. Fasse le Ciel qu'il réussisse ! car si cela devait durer encore, il faudrait absolument prendre un parti.

PLUMEAU.

J'ai bonne espérance. M. Fanfan ne pourra résister à de si belles choses. (*Montrant le chien.*) Ah ça ! qu'est-ce que c'est donc que celui-là ?

LÉONTINE (*riant.*)

Vous ne le reconnaissez pas ?

PLUMEAU.

Attendez donc... Je me disais aussi que cette figure ne m'était pas inconnue.

LÉONTINE.

Azor, le bijou, le bonheur, l'amour de Madame ; elle le chérissait tant, qu'elle l'a fait empailler, et qu'elle va le placer dans sa chambre à coucher, entre le buste de son fils et celui de son époux.

PLUMEAU.

Je reconnais bien là Madame ; elle est si sensible !

LÉONTINE (*regardant le chien.*)

En voilà encore un qui nous a fait passer de bien mauvais quarts d'heure ; quelle méchante bête ! je ne sais ce que nous serions devenus si Choquet , le cuisinier , n'avait eu pitié de nous.

PLUMEAU (*regardant le chien.*)

Pauvre Azor ! Il m'a pourtant l'air d'une bonne personne.

LÉONTINE (*on entend des cris.*)

Ah ! mon Dieu ! monsieur Fanfan crie , il s'impatiente . . .  
J'y vais ; sans adieu , M. Plumeau.

PLUMEAU.

Au plaisir de vous revoir , mademoiselle Léontine.

LÉONTINE (*revenant.*)

Ah ça , M. Plumeau , n'oubliez pas notre conversation de jeudi. Vrai , ce qui arrive ici me confirme plus que jamais dans l'idée de renoncer aux grandeurs ; je vous jure que j'aimerais autant être aujourd'hui la femme d'un petit employé.

PLUMEAU.

Et moi , qui traitais de folie vos projets de mariage.

LÉONTINE.

Rien n'est plus sérieux , M. Plumeau. (*à voix basse.*) Il faut que je me marie ; ainsi si vous entendez parler d'un solliciteur sans crédit , ou d'un employé qui voudrait être augmenté , veuillez m'avertir. Monsieur a tant de bontés pour moi , qu'en moins de dix minutes , j'aurai la place ou l'augmentation. M. Plumeau , je compte sur votre obligeance.

PLUMEAU.

Tenez-vous absolument à l'homme de plume ?

LÉONTINE.

Songez donc ; un homme de bureau , c'est si commode ?

PLUMEAU.

Nous recevons aujourd'hui ; je tâcherai de vous trouver votre affaire.

## SCÈNE III.

PLUMEAU (*seul, regardant sortir Léontine.*)

Moi qui suis garçon, et par conséquent à marier ; j'avais eu des idées sur mademoiselle Léontine et sur la place de concierge de l'hôtel. La petite femme-de-chambre n'est pas mal, et la place est fort bien. L'ami Graindorge, le vieux concierge, au dire des médecins, peut encore traîner un mois, et déjà vingt postulans sont sur les rangs, et le moindre d'entre eux a l'apostille d'un marquis, ou d'une duchesse. Il y aurait de la folie à moi de prétendre.... (*Il se donne un nouveau coup de savonnette.*)

## SCÈNE IV.

PLUMEAU , DUVISA , Madame L'ÉVINCÉ.

DUVISA (*en entrant.*)

Eh ! bon dieu , madame , c'est un véritable guet apens ; m'attendre chez le concierge , et en dépit de mes instances me suivre jusque dans mon bureau.

(*Plumeau essuie de nouveau son coup de savonnette.*)

MADAME L'ÉVINCÉ.

Monsieur , si mon mari, perd sa place , moi et deux malheureux enfans nous sommes perdus , sans ressource.

DUVISA.

Et que diable , Madame , quand on a des enfans dont on ne peut se débarrasser , et une place qu'on peut perdre , on ne se met pas dans le cas d'être destitué. Je vous le dis à regret , mais M. l'Évincé s'acquitte on ne peut plus mal de ses devoirs , et est loin de racheter par l'exactitude , le manque de talens. Il vient très-tard , lit très-exactement et très-longuement trois ou quatre journaux. Son éternel bavardage empêche de travailler ceux qui en ont l'envie ; trop heureux quand il court au café passer le reste de la séance

à jouer aux dominos ou au billard. Enfin , par extraordinaire , le voit-on occupé , c'est au manuscrit d'un vaudeville pour *les Variétés* , ou d'un mélodrame pour *la Porte-Saint-Martin* ; le tout , pour avoir des billets d'auteur. Je vous le répète , Madame , c'est avec le plus vif regret , mais je ne puis vous dissimuler que monsieur votre mari est , sous tous les rapports , d'une nullité désespérante.

MADAME L'ÉVINCÉ.

A qui le dites-vous , monsieur ?

DUVISA .

M. le Munitionnaire - général est très-irrité contre M. l'Évincé ; et d'ailleurs on a besoin ici d'un exemple. M. le Munitionnaire-général l'exige impérieusement , et votre mari , à tous égards , mérite la préférence.

MADAME L'ÉVINCÉ.

Eh quoi ! il n'y aurait aucun moyen de fléchir M. le Munitionnaire !

DUVISA .

Aucun ; sa patience est à bout. (*Appelant.*) Plumeau !

PLUMEAU .

Monsieur.

DUVISA .

Comment s'est passée la nuit ?

PLUMEAU .

Fort mal ; elle n'est pas encore arrachée .

DUVISA .

C'est une véritable calamité ! Allons ; nous nous passerons encore aujourd'hui de signature ; n'importe , Plumeau , venez prendre le portefeuille , et portez-le au bureau particulier : je vous en prie , n'allez pas , suivant votre coutume , le garder deux heures près de vous .

MADAME L'ÉVINCÉ .

Monsieur , si je demandais une audience?...

Eh bien , oui , demandez ; voyez ; tâchez de parler , et peut-être.... Vous m'excuserez ; mais dans ce moment je suis écrasé de travail , et je me dois tout entier à mes occupations.

## SCÈNE V.

Madame L'ÉVINCÉ , L'ÉVINCÉ , PLUMEAU.

L'ÉVINCÉ ( *passant la tête entre la porte au moment où le chef vient d'entrer dans son cabinet* ).

Eh bien ! madame l'Évincé ?

MADAME L'ÉVINCÉ.

Eh bien ! on n'a rien voulu entendre , et votre destitution est certaine.

L'ÉVINCÉ.

Il est si entêté , si vain , M. le Munitionnaire-général.

PLUMEAU.

Sa situation lui permet d'être un peu orgueilleux ,

MADAME L'ÉVINCÉ.

C'est tout simple , le plus riche banquier de l'Europe ,

PLUMEAU.

Il est décoré de plusieurs ordres.

MADAME L'ÉVINCÉ.

Réunit plusieurs titres.

L'ÉVINCÉ.

Il est bourgeois en Suisse , baron en Allemagne , et marquis en Italie.

MADAME L'ÉVINCÉ.

Enfin ses employés sont aussi nombreux que ceux d'un ministère.

PLUMEAU.

Nous avons trois divisions , six bureaux , sans compter le secrétariat.

L'ÉVINCÉ.

Avec la moitié moins de monde , je ferais marcher cette administration-là.

PLUMEAU ( *sortant* ).

Ah ! parbleu , c'est bien à un mauvais commis comme vous qu'il convient de se plaindre de la quantité d'employés.

L'ÉVINÉ.

Comment , un mauvais commis comme moi... et c'est un homme qui ne sait pas lire.....

MADAME L'ÉVINÉ ( *à son mari* ).

C'est vrai , vous avez abusé de la patience de vos chefs. M. Duvisa me disait, il n'y a qu'un instant , que lorsqu'on avait absolument besoin de vous, il fallait vous aller chercher au café , où monsieur perd ses matinées et son mois à jouer aux dominos ou au billard.

L'ÉVINÉ.

Le domino..... le billard !..... Parbleu , je m'étonnais aussi qu'on eût oublié.... Vraiment, c'est qu'aux dominos je suis de la première force.... Attendez donc. ( *vivement* ) C'est M. Duvisa qui vous a parlé du billard ?

MADAME L'ÉVINÉ.

Et quand ce serait M. Duvisa ?

L'ÉVINÉ.

Maintenant je connais la cause de ma disgrâce.... Le billard est un trait de lumière.... Oui , le billard est pour beaucoup , et même j'oserai le dire pour tout dans ma destitution.

MADAME L'ÉVINÉ.

Ah ça ! qu'est-ce que tout cela veut dire ?

L'ÉVINÉ.

Cela veut dire qu'il y a un mois , au café Turc , j'ai joué au billard avec M. Duvisa , et que sur quatre parties il n'en a pas gagné une seule. J'avais bien remarqué qu'il était piqué , et il y avait de quoi , car je l'ai ce qu'on appelle enlevé. Aussi quel amour-propre ! jouer à but quand il aurait pu hardiment recevoir six points ! Oui , madame l'Évincé , six points ; et s'il veut jouer sa place , je lui en donnerai huit , et je serai chef de bureau,

SCÈNE VI.

LES MÊMES, un garçon limonadier.

LE GARÇON.

Monsieur, voilà un mémoire que mon bourgeois m'a chargé de vous remettre.

MADAME L'ÉVINCÉ.

Une dette de café.

L'ÉVINCÉ.

Il arrive au bon moment, celui-là. C'est bien, mon petit ami, à la fin du mois nous réglerons cela.

LE GARÇON.

Monsieur, nous savons que vous quittez l'administration, et nous désirerions être soldés de suite.

L'ÉVINCÉ.

Je ne quitte pas du tout l'administration.

LE GARÇON.

On nous l'a assuré.

L'ÉVINCÉ.

Du tout, ce n'est pas moi qui la quitte.

LE GARÇON.

C'est pour cette raison que mon bourgeois m'a dit de ne pas revenir sans avoir de l'argent.

L'ÉVINCÉ.

Je n'ai qu'un billet de banque sur moi ; as-tu de quoi me changer ?

MADAME L'ÉVINCÉ.

Un billet de banque ( après avoir lu ). Malheureux ! c'est une reconnaissance.....

L'ÉVINCÉ.

Au porteur.

MADAME L'ÉVINCÉ.

Votre montre !

L'ÉVINCÉ.

Eh bien ! vous la tenez.

MADAME L'ÉVINCÉ.

C'est une horreur !

L'ÉVINCÉ.

Silence, vous perdez mon crédit.

MADAME L'ÉVINCÉ ( *au garçon* ).

Allez, mon petit amî ; dans la journée je verrai votre maître, et je payerai le mémoire.

LE GARÇON ( *saluant* ).

Cela suffit, madame.

MADAME L'ÉVINCÉ ( *à son mari* ).

Malheureux, voilà le résultat de votre conduite. Oui, c'est vous seul, qui, par votre paresse, votre négligence, avez tout fait, tout préparé. Or, maintenant, trouvez des gens à qui vous rendiez six points au billard ; soyez de la première force au domino ; commentez les journaux ; copiez des mélodrames pour des billets d'auteur. . . . . Une place de perdue, des enfans sans pain, une femme dans la misère ; c'est charmant. Je sors, car j'étouffe de colère, et je ne sais où pourrait m'emporter mon désespoir !

## SCÈNE VII.

L'ÉVINCÉ.

Voilà bien les femmes ! Criant beaucoup, et ne remédiant à rien ; ayez donc des bonnes idées à présent... D'honneur, si je sais ce que je vais faire !

## SCÈNE VIII.

L'ÉVINCÉ, PLUMEAU.

PLUMEAU ( *un portefeuille sous le bras et parlant à la cantonnade.* )

Non, non ; Messieurs, vous ne pouvez entrer, les

bureaux n'ouvriront qu'à une heure ; et les trois quarts ne sont pas sonnés. ( *en entrant.* ) Quel misérable jour que le mercredi , on n'a pas un moment à soi !

L'ÉVINCÉ ( *s'approchant de Plumeau.* )

Eh bien ! Plumeau.

PLUMEAU.

Eh bien ! M. l'Évincé ; si vous vous trouvez aujourd'hui au point où vous en êtes , ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas avec vous ménagé les conseils ni les démarches. Que de fois je vous ai donné la migraine ! Combien la garde nationale vous a été utile ! et avec quel zèle je courais vous chercher au café , lorsque le chef vous demandait !

L'ÉVINCÉ.

Oui , quand je promettais la demi-tasse ou au moins le petit verre.

( *regardant Plumeau qui prend le portefeuille et en défait les cordons.* )

Vous allez vous mettre au courant des nouvelles administratives.

PLUMEAU ( *toujours feuilletant.* )

Ah ! ah ! voici le rapport du petit Saint-Firmin.

L'ÉVINCÉ.

Comment , ce jeune homme qui danse si bien , et qui écrit si mal !

PLUMEAU.

Précisément ; on propose de créer pour lui une place de sous-chef dans le troisième bureau de la deuxième division ; on prétendait qu'il ne réussirait pas. J'ai toujours soutenu le contraire. Écoutez donc : au dernier bal de l'ambassadeur de Vienne, il a dansé, avec Madame, un boléro qui a enlevé tous les suffrages.

L'ÉVINCÉ ( *réfléchissant.* )

Alors , il est probable qu'à la première gavotte il sera chef de division. Un boléro lui donne une place , le billard

me fait perdre la mienne ; comme les talens sont différemment récompensés !

PLUMEAU (*tenant un rapport.*)

Ah ! mon Dieu !

L'ÉVINCÉ.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc !

PLUMEAU (*remettant le rapport dans le portefeuille.*)

Ah ! ce n'est rien..... absolument rien.

L'ÉVINCÉ.

Pardonnez-moi , et d'ailleurs , par ce rapport , j'ai cru voir mon nom.

PLUMEAU.

Puisque vous avez vu , tenez , lisez.

L'ÉVINCÉ (*tenant le rapport et lisant.*)

« On a l'honneur de proposer à M. le Munitionnaire général de prononcer la destitution du sieur l'Évincé , employé , suspendu de ses fonctions depuis un mois. »

PLUMEAU.

C'est clair.

L'ÉVINCÉ.

Ah ! c'est bien clair : voilà un rapport qui vraiment ne laisse rien à désirer quant à la clarté. Il y en a dont les propositions sont vagues , indécises.... mais celle-ci est d'une précision admirable ! « On a l'honneur de proposer à Monsieur , etc. » Il n'y a rien à dire à cela. (*d'un ton capable.*) Ce rapport , M. Plumeau , n'est pas encore approuvé.

PLUMEAU.

Vous qui êtes des bureaux , vous devez savoir que c'est à peu près de même.

L'ÉVINCÉ.

Eh bien ! ce qu'on n'a pas encore vu , on le verra ; ce rapport reviendra sans l'approbation banale. Ma position est désespérée , je le sais ; mais quelque chose me dit que je conserverai ma place.

PLUMEAU.

Pour faire un tel miracle , il vous faudrait..... tenez , il vous faudrait ce qu'on a achevé de poser sur l'hôtel , regardez.

( *Il lui fait voir le paratonnerre.* )

L'ÉVINCÉ.

Un paratonnerre ! Vous l'avez trouvé , mon cher Plumeau. Oui , ce qu'il me faut , c'est un bon et sûr paratonnerre ; mais je n'ai pas un moment à perdre , l'orage gronde sur ma tête.

PLUMEAU.

Et gare que la foudre ne tombe sur vous , comme elle est tombée ici jeudi dernier.

L'ÉVINCÉ.

Effectivement , j'ai lu dans le journal de Paris.

PLUMEAU.

Ce diable de tonnerre tombe sur l'hôtel , traverse la cour , entre dans les bureaux en cassant un carreau , et va enflammer une comptabilité appuyée , dit-on , sur des pièces fausses , et le tout sans endommager , ni brûler le carton qui la renfermait. Il y a des effets bien surprenans de la foudre !

L'ÉVINCÉ.

Et celui-là est digne de remarque. Ah ça , et comment s'est terminée l'affaire de la comptabilité , ou plutôt de la cendre de la comptabilité ?

PLUMEAU.

Par un procès-verbal de perte par force majeure , les pièces brûlées ont été trouvées bonnes , et le paiement de la fourniture a été ordonnancé.

L'ÉVINCÉ.

Voilà , pour le fournisseur , ce qui s'appelle un coup du Ciel.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, *Un garçon de bureau.*

LE GARÇON DE BUREAU (*portant une bouriche.*)

Tiens, mon cher, voilà ce que le suisse vient de recevoir pour toi.

PLUMEAU.

Comment diable ! une bouriche !

LE GARÇON DE BUREAU.

Le port est payé.

PLUMEAU.

C'est encore plus honnête.

## SCÈNE X.

PLUMEAU, L'ÉVINCÉ.

PLUMEAU.

Eh bien ! mon cher l'Évincé, vous cherchez un paratonnerre, en voilà un, je crois, qui déjà n'a pas été mal employé.

L'ÉVINCÉ.

Attendez donc, votre idée de paratonnerre me rappelle que j'ai lu dernièrement dans un vieux bouquin que souvent le moindre hasard, la plus légère circonstance, l'objet le plus futile en apparence, empêche la catastrophe la plus terrible.

PLUMEAU (*lui présentant une paille de la bouriche.*)

S'il en est ainsi, avec cette paille, tâchez de sauver votre place.

L'ÉVINCÉ.

Vous riez ; si le hasard voulait m'aider.

PLUMEAU (*toujours occupé de la bourriche*) :

Comment, diable ! un lièvre, deux lapins, six perdreaux  
et une bécasse.

L'ÉVINCÉ :

Cet homme a furieusement besoin de protecteurs.

PLUMEAU :

Ah ! ah ! une lettre... je vais savoir de quelle part.....  
(*écoutant.*) Ah ! mon dieu ! les trois-quarts, et je n'ai pas en-  
core trouvé le moment... (*il passe la main sur sa barbe.*) Mon-  
cher l'Évincé, pendant que je vais m'occuper de ce soin,  
faites-moi le plaisir de me lire cette lettre.

L'ÉVINCÉ (*prenant la lettre*) :

Très-volontiers ; elle est timbrée de Saint-Quentin.

PLUMEAU.

De Saint-Quentin... je n'y connais personne..... voyons  
donc la signature.

L'ÉVINCÉ.

Elle est signée : Renard, propriétaire.

PLUMEAU.

Diable m'emporte ! si j'ai jamais vu ce Renard.

L'ÉVINCÉ (*jetant un coup-d'œil sur la lettre*) :

Grand dieu, que de fautes d'orthographe !

PLUMEAU.

Il n'y en a pas une seule à la bourriche.

L'ÉVINCÉ (*lisant*).

« Monsieur, c'est sous les auspices de M. Paffe, votre  
ami et le mien, que j'ose réclamer votre appui et votre  
puissante protection. »

PLUMEAU.

Ah ! ah ! c'est le père Paffe qui m'adresse ce particulier !  
Un fort brave homme que le père Paffe... Vous l'avez  
connu, je crois....

L'ÉVINCÉ.

Ce vérificateur qui n'a jamais pu faire une addition juste

PLUMEAU.

Précisément.

L'ÉVINCÉ ( *continuant de lire* ).

» J'ai un fils que je voudrais voir placé à Paris. Il se présente une occasion dans votre administration. On vient de réformer un employé, qui, à ce que dit mon ami Paffe, l'a au surplus bien mérité; c'est un nommé l'Évincé.

Comment, c'est ma place qu'il demande!

PLUMEAU.

Le tour n'est pas mauvais.

L'ÉVINCÉ.

J'espère, mon cher Plumeau, que vous allez mettre dans les oubliettes le grand et le petit Renard, ainsi que l'ami Paffe.

PLUMEAU.

Vous en parlez tout à votre aise, M. l'Évincé; et ma délicatesse!

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DUVISA.

DUVISA ( *entr'ouvrant la porte de son cabinet une lettre à la main.* )

Plumeau! Plumeau!

PLUMEAU.

Plaît-il, monsieur?

DUVISA ( *s'approchant de Plumeau, et à voix basse* ).

Il va se présenter une jeune dame, vous la ferez passer par le petit escalier; elle vient pour l'affaire Renard.

L'ÉVINCÉ ( *s'approchant vivement* ).

Comment, pour M. Renard!

DUVISA.

Est-ce que vous le connaissez?

L'ÉVINCÉ.

Non, monsieur? mais c'est ma place.

DUVISA.

Votre place, votre place..... pourquoi n'avez-vous pas su la conserver ( à Plumeau ) ? Voyez donc si l'on n'est pas déjà venu.

( *Plumeau sort* ).

L'ÉVINCÉ.

Permettez-moi de vous faire observer que ce M. Renard...

DUVISA.

Il ne s'agit pas de M. Renard, mais de votre place.

L'ÉVINCÉ.

C'est précisément parce qu'il s'agit de ma place que je veux.....

DUVISA.

Et moi je ne puis rien entendre ; tout ce que vous pourriez me dire devient inutile ; M. le Munitionnaire a décidé.

L'ÉVINCÉ ( *jetant les yeux sur le portefeuille* ).

Mais, monsieur, je suis sûr, au contraire, que l'on n'a pris encore aucune décision à mon égard.

DUVISA ( *rentrant dans son cabinet* ).

Eh bien ! si elle n'est pas prise, on la prendra.

## SCÈNE XII.

L'ÉVINCÉ, et ensuite LÉONTINE.

L'ÉVINCÉ.

On la prendra ! oui, je n'en doute pas, on la prendra ; mais elle te coûtera cher, mon gros monsieur. Un homme destitué ne redoute rien ; et toi, infernal rapport, je ne sais qui m'arrête de te mettre en pièces.

LÉONTINE ( *survenant* ).

M. Fanfan est un peu plus tranquille ; voyons si M. Plumeau aurait trouvé..... ( *Elle va pour traverser la pièce et se rencontre avec l'Évincé* ). Ah ! mon Dieu !

L'ÉVINCÉ.

Pardon, madame, je suis désespéré de vous avoir causé une frayeur.....

LÉONTINE ( *minaudant* ) :

Bien ridicule, mais je n'ai pas été maîtresse du premier mouvement.

L'ÉVINCÉ ( *à part* ),

Jeune et jolie ; si c'était l'envoyée de mon traître de Renard. ( *haut* ). Madame vient sans doute pour l'audience ?

LÉONTINE ( *souriant* ).

Non, monsieur ; je suis de la maison.

L'ÉVINCÉ.

Ah ! j'entends, près de madame la directrice.

LÉONTINE.

Et j'ai toute sa confiance. Monsieur vient pour solliciter ?

L'ÉVINCÉ.

Non pas un emploi, mais une réintégration.

LÉONTINE.

Monsieur a été supprimé.

L'ÉVINCÉ.

Pas précisément ; je ne suis que suspendu, et bien injustement, je puis le dire sans crainte de démenti ; une petite vengeance de la part de mon chef.

LÉONTINE ( *avec intention* ).

Monsieur a peut-être une femme jeune et jolie ?

L'ÉVINCÉ.

Ni l'un, ni l'autre ?

LÉONTINE ( *à part* ).

Point de femme, et suspendu de sa place ( *le regardant* ). L'âge est honnête.

L'ÉVINCÉ ( *à part* ).

On réfléchit... est-ce que par hasard la jeune personne... ( *haut* ). Puisque mademoiselle habite l'hôtel, l'événement de jeudi dernier a dû lui causer un effroi....

LÉONTINE.

Vous voulez parler de ce malheureux coup de tonnerre ; rien que d'y penser je frémis. D'honneur, je me serais trouvée mal, si madame ne m'eût prévenue.

L'ÉVINCÉ.

Grâces à l'avertissement céleste, on a pris quelques mesures de sûreté ; je suis dans la même catégorie ; j'ai reçu l'avertissement, non pas du ciel, mais des bureaux, et je cherche à prendre aussi une mesure de sûreté.

LÉONTINE.

Monsieur désirerait un paratonnerre ?

L'ÉVINCÉ.

Vous l'avez dit.

LÉONTINE ( *à part* ).

A merveille ( *haut* ). Vous avez sans doute quelques protecteurs ?

L'ÉVINCÉ.

Je n'ai osé réclamer l'appui de personne, et personne n'est venu s'offrir. . . .

LÉONTINE.

Eh bien ! si une femme jeune, et qu'on a l'indulgence de trouver beaucoup mieux qu'elle n'est, jouissant de la confiance d'une personne de haut rang, et honorée de la protection spéciale d'un millionnaire, vous offrait son crédit, et parvenait à vous faire rentrer dans une place même supérieure à celle que vous occupez.....

L'ÉVINCÉ ( *vivement* ).

Qu'exigerait-on de moi ?

LÉONTINE ( *souriant* ).

Un seul petit mot ?

L'ÉVINCÉ.

Avant de dire *oui*. . . ., la femme charmante me permettrait-elle une légère question ?

LÉONTINE.

La femme charmante le permettrait :

L'ÉVINCÉ.

Je désirerais savoir si , lorsque la femme charmante a la bonté de me servir de paratonnerre , il n'y aurait pas de mon côté!....

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS , UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Mademoiselle Léontine ! mademoiselle Léontine ! venez bien vite , madame demande après vous ; on cherche partout M. Fanfan ; on ne sait ce qu'il est devenu.

LÉONTINE.

Ah ! mon dieu ! il se retrouvera..... Voyez si l'on peut causer un moment. Désespérée de vous quitter si promptement , mais je ne puis rester une minute de plus ; parlez à M. Plumeau , il a toute ma confiance , vous pouvez franchement vous ouvrir à lui ; sans adieu , monsieur , j'espère avoir bientôt le plaisir de vous revoir.

## SCÈNE XIV.

L'ÉVINCÉ (*seul*).

Ah ! si je n'étais pas marié , ma foi , je courrais la chance d'être paratonnerre. Eh bien , impossible de l'employer , le destin l'a décidé ainsi , je dois perdre ma place et garder ma femme.

## SCÈNE XV.

L'ÉVINCÉ , FANFAN.

FANFAN (*coignant aux carreaux de la porte vitrée donnant sur le jardin.*)

Ouvrez , ouvrez vite.

L'ÉVINCÉ (*allant ouvrir*) :

Qu'est-ce que c'est donc que ce petit bonhomme ?

FANFAN (*après être rentré*).

Êtes-vous un arracheur de dents ?

L'ÉVINCÉ.

Un arracheur de dents ? non, mon petit ami.

FANFAN.

Ah ! tant mieux, je respire..... c'est que voyez-vous, on veut à toute force m'arracher celle-ci.... cette grosse, au fond (*il indique avec le doigt sa dent*).

L'ÉVINCÉ.

Elle vous fait donc souffrir.

FANFAN.

Je le crois bien.... Cependant, je vous le dis, (*toisant l'Évincé*) parce que je vois bien que vous ne viendrez jamais chez maman; elle ne me fait pas autant de mal qu'on pense; mais je crie, et je me plains beaucoup. Pendant ce temps-là, M. Rigobert me laisse en repos.

L'ÉVINCÉ.

Qu'est-ce que c'est donc que M. Rigobert ?

FANFAN.

Mon précepteur.... Si vous saviez comme il m'ennuie.

L'ÉVINCÉ.

C'était comme mon maître d'école.

FANFAN.

J'ai un bon moment à moi, il faut en profiter. Ah ça qu'allez-vous faire pour m'amuser ?

L'ÉVINCÉ (*à part*.)

Il est drôle le petit bonhomme; c'est qu'il parle avec un aplomb. (*haut*.) Eh bien! mon petit camarade, voyons, choisissez le jeu.

FANFAN.

Ah moi ! dame, je ne sais pas; trouvez vous-même.

L'ÉVINCÉ.

Voulez-vous que je vous conte une belle histoire ?

FANFAN.

Ah bah! des histoires, j'en ai plein de beaux livres; et encore à celle que vous me diriez, il n'y aurait pas d'images... Savez-vous faire des cocottes en papier?

L'ÉVINCÉ.

Des cocottes? c'est mon fort..... mon talent va même jusqu'au bateau.

FANFAN.

Ah bien! oui, faites-moi un bateau, et tout de suite. (*Il va prendre le portefeuille.*)

L'ÉVINCÉ

Que faites-vous donc là mon petit ami?

FANFAN (*prenant un rapport.*)

C'est-il bon pour mon bateau?

L'ÉVINCÉ.

Certainement..... mais il ne faut pas toucher à cela.

FANFAN.

Pourquoi donc?

L'ÉVINCÉ.

Parce que ce sont des papiers utiles.

FANFAN.

Ah! bien oui, mon bateau m'est bien plus utile; allons, voyons vite, je suis pressé de l'avoir, moi.

L'ÉVINCÉ (*prenant le rapport et le serrant dans le portefeuille.*)

Et moi, je vous dis que les petits garçons ne doivent pas toucher à ces papiers, et la preuve, c'est que je vais les serrer.

FANFAN (*se jettant sur l'Évincé, et sautant après le portefeuille.*)

Et moi, je veux l'avoir; (*pleurant*) je veux mon bateau.

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS , PLUMEAU.

PLUMEAU.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ici ?... Ciel ! M. Fanfan !

FANFAN ( *toujours pleurant.* )

Je veux qu'il me le donne , moi..... je veux mon bateau,

PLUMEAU.

M. l'Évincé , voulez-vous bien remettre de suite.....

L'ÉVINCÉ ( *étonné.* )

Et non , cela ne se peut pas.

PLUMEAU.

Vous êtes bien osé de refuser à M. Fanfan , au fils unique de M. le Munitionnaire général.

L'ÉVINCÉ.

Ah diable..... Cependant ce portefeuille renferme des papiers peut-être très-importans , si vous saviez ce qu'il en veut faire ?

PLUMEAU ( *lui arrachant le portefeuille.* )

La perte de ces papiers si importans ne peut rien sur nous , et les cris de M. Fanfan peuvent beaucoup.

L'ÉVINCÉ.

Ah ! s'il en est ainsi... Vous le voulez , n'est-ce pas ? Eh bien ! à votre service je n'y tiens pas du tout, moi , et ce que j'en disais.....

PLUMEAU.

Voyez donc le grand malheur , quand quelques misérables procès-verbaux manqueraient. ( *présentant le portefeuille à Fanfan* ) Tenez , M. Fanfan.

FANFAN.

Je n'en veux plus , moi , à présent.

L'ÉVINCÉ.

Laissez donc , M. Fanfan , vous allez avoir la plus jolie

petite barque. (*à part.*) Ah! parbleu, la bonne idée ; (*cherchant dans le portefeuille*) (*haut*) ce sera bientôt fait, et vous serez content. (*cherchant toujours.*) Eh bien! où est-il donc ? (*saisissant un rapport.*) Bon, le voici; expédions mon rapport en bateau, ce sera toujours un peu de temps de gagné. (*Se mettant en devoir de plier le papier.*) Vous allez voir avec quelle promptitude.

FANFAN *lui arrachant le papier.*

Je n'en veux plus à présent; tout cela m'ennuie ; (*pleurant*) et puis ma dent ! ma dent !

PLUMEAU.

Ah ciel ! nouveau surcroît de malheur ! Eh bien ! vous voyez à quoi vous nous exposez.

L'ÉVINCÉ.

Comment, c'est moi !....

FANFAN (*toujours pleurant.*)

Où, c'est lui, c'est lui !....

L'ÉVINCÉ.

En voici bien d'un autre.... Vous triez-vous bien me dire comment je suis responsable de la mâchoire de ce petit bon homme ?

PLUMEAU.

Eh ! parbleu, c'est votre obstination à ne pas lui donner ce qu'il demande ; la contrariété fait tant de mal.... Mais au fait, de quoi diable vous mêlez-vous ici ? Et je voudrais encore savoir pourquoi vous y êtes ? Les personnes étrangères n'entrent pas dans les bureaux.

L'ÉVINCÉ.

N'allez-vous pas me traiter comme un étranger !... Je ne le suis pas encore.

PLUMEAU.

M. l'Évincé, éloignez-vous, je vois que votre figure déplaît à M. Fanfan.

L'ÉVINCÉ.

Ah ! ma figure déplaît à M. Fanfan ; je ne vois pas cependant que la vôtre..... car depuis que vous lui parlez, il fait une assez jolie grimace... N'importe, je me retire. (*à part.*) Voyons comme il s'en tirera.

PLUMEAU (*s'approchant de Fanfan.*)

Voulez-vous, M. Fanfan, que je vous reconduise près de votre maman. (*Fanfan secoue la tête pour dire que non.*) Eh bien ! pour vous distraire un peu, et vous faire prendre votre mal en patience, je vais vous chanter une petite chanson.

FANFAN.

Une chanson ! c'est grand'chose que ça...

PLUMEAU.

Elle vous amusera, j'en suis sûr.

L'ÉVINCÉ. (*Pendant ce dialogue, il s'est occupé avec sa paille à faire un chalumeau qu'il roule avec ses doigts.*)

Elle sera jolie, la chanson de M. Plumeau.

PLUMEAU (*en chantant*).

Air : *Toto carabi.*

*Il était un petit homme, etc.*

L'ÉVINCÉ (*bâillant*).

Ah ! que c'est gai !

FANFAN.

Ah ! que c'est bête..... ça ne me fait pas seulement dormir.....

PLUMEAU (*interdit*).

C'est pourtant ce que je sais de mieux.

L'ÉVINCÉ (*posant le chalumeau dans de l'eau de savon*).

Voyons si je me souviendrai encore des simples jeux de mon enfance.

(*En disant ces mots il souffle plusieurs bulles qui partent et s'élèvent rapidement*).

PLUMEAU.

Finissez donc, vous allez salir le plafond ;

FANFAN (*au comble de la joie*).

Ah ! mon dieu ! que c'est charmant ; que je suis content !

PLUMEAU.

En effet , ces bulles sont jolies.

FANFAN (*à l'Évincé*).

Ah ! mon ami , fais en beaucoup encore ,

L'ÉVINCÉ (*continuant*).

Parbleu , tant qu'il y aura de l'eau de savon.

(*Il souffle de nouveau des bulles qui s'élèvent encore plus haut*).

FANFAN (*sautant de plaisir*).

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! que je serais heureux si j'en savais faire autant.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES , LÉONTINE.

LÉONTINE (*Elle entre vivement*).

Fanfan ! M. Fanfan , depuis une heure je vous cherche (*le calmant*) ; cher ami ! quelle inquiétude vous m'avez causée. (*à part*) Ah ! le vilain enfant.

FANFAN.

Laisse-moi , laisse-moi ; je veux faire des boules et jouer avec lui.

(*Il court près de l'Évincé et veut prendre le chalumeau*).

LÉONTINE.

Ne le laissez pas faire ; avec sa douleur , cela pourrait lui donner une fluxion , et que deviendrions-nous alors ?

FANFAN.

Je veux faire des boules ; je veux faire des boules.

LÉONTINE.

Non , monsieur , cela peut vous faire mal.

L'ÉVINCÉ.

Oui ; mais quand votre dent sera arrachée . . . . .

FANFAN.

Eh ! bien , que l'on me l'arrache tout de suite .

LÉONTINE ( *étonnée* ) :

Bien vrai, mon petit ami ?

FANFAN.

Oui, bien vrai ; mais à condition qu'il me montrera à faire des boules.

L'ÉVINCÉ :

Ah ! très-volontiers.

LÉONTINE :

Ah ! madame sera enchantée. Venez, venez bien vite, mon petit ami.

FANFAN.

Il faut que mon bon ami vienne avec moi.

LÉONTINE.

Impossible, M. Fanfan.

FANFAN ( *en colère* ) :

Je le veux, moi, ou je ne m'en vais pas ( *à l'Évincé* ).  
Viens, mon ami, viens chez maman.

L'ÉVINCÉ ( *à part* ).

Ma foi, suivons le bambin ; je n'y vois point d'inconvénient. . . ( *à Pluméau* ) La paille vaudra peut-être mieux que la boufrique.

FANFAN ( *à Léontine* ).

Emporte tout ce qu'il faut pour faire des boules ; ( *à l'Évincé* ) et toi, prends-moi dans tes bras.

LÉONTINE.

Partons.

PLUMÉAU ( *à l'Évincé* ).

Vous êtes bien heureux de plaire ainsi au fils du munitionnaire-général.

L'ÉVINCÉ ( *ironiquement* ) :

C'est l'effet de la petite chanson.)

( *L'Évincé prend fièrement Fanfan dans ses bras. Léontine tient le plat à barbe et la savonnette ; ils sortent tous les trois par la droite au moment où Duvisa paraît à la porte de son cabinet.* )

SCÈNE XVIII.

PLUMEAU , DUVISA :

DUVISA .

Comment , Plumeau , pouvez-vous laisser faire un pareil bruit ? il est impossible de travailler un instant .

PLUMEAU .

Et monsieur , c'est le jeune Fanfan ; il jouait avec l'Évincé , qui est parvenu à le décider à se faire arracher sa dent .

DUVISA .

Est-ce possible ?

PLUMEAU ( *désignant la droite* ) .

Tenez , voyez vous-même , il traverse la cour le portant dans ses bras ; ils vont chez madame . Monsieur Fanfan s'est pris d'une belle passion pour lui .

DUVISA .

Cette circonstance change ma résolution . . . . Cet homme va parler à madame la Directrice ; s'il réussit . . on pourra m'accuser d'animosité contre lui . . . . Et vite , vite , donnez-moi le rapport sur cet employé , que je retire ma proposition .

PLUMEAU .

Comment , monsieur , sa destitution ! . . .

DUVISA ( *se mettant au bureau et écrivant à la hâte* ) .

Était injuste . . . . Je vais proposer même , en sa faveur , une indemnité .

PLUMEAU ( *à part* ) .

Ah ! qu'il est heureux pour lui que j'aie voulu me faire la barbe au bureau .

DUVISA ( *écrivant toujours* ) .

Eh bien , trouvez-moi donc ce rapport ; je veux qu'il disparaisse .

( *Plumeau cherche inutilement dans le portefeuille* ) .

DUVISA.

Il est de mon devoir , de mon honneur ; d'empêcher une injustice.

PLUMEAU.

Le voici. M. Fanfan voulait en faire un bateau.

DUVISA.

Jetez-le dans le feu.

PLUMEAU (*le mettant dans le poêle*).

J'obéis. (*ramassant d'autres papiers*) Ah ! mon dieu ! ces papiers , comme ils sont déchirés.

DUVISA.

Voyez ce qu'ils renferment.

PLUMEAU (*lisant*) :

C'est une ordonnance de paiement en faveur d'un négociant de Metz , pour achats de vivres , fourrages.

DUVISA.

Bien , très-bien ; je sais ce que c'est.

PLUMEAU.

M. Fanfan en voulait faire des cocottes.

DUVISA.

Les pièces n'étaient pas bien en règle : je crois même qu'il y avait des oppositions.

PLUMEAU.

Quel événement pour ce brave homme !

DUVISA.

Qu'importe ; dans quelques mois , je reprendrai cette affaire ..... Pendant ce temps.....

PLUMEAU (*à part.*)

Le fournisseur attendra son argent.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES , MADAME L'ÉVINCÉ :

MADAME L'ÉVINCÉ (*entrant vivement , et s'adressant à Plumau.*)

Monsieur, de grâce, dites-moi ce qu'est devenu mon époux; depuis deux heures je l'attends.

PLUMEAU.

Rassurez-vous, Madame; il est chez M. le Munitionnaire général.

MADAME L'ÉVINCÉ (*avec joie.*)

Aurait-il obtenu un entretien?

DUVISA (*avec affabilité.*)

Et vous me voyez écrivant à M. le Munitionnaire, pour faire cesser sa suspension.

MADAME L'ÉVINCÉ.

Comment, Monsieur, je pourrais réellement espérer....

DUVISA.

Certainement, Madame; je vais m'empresser à faire rendre justice à votre époux.

MADAME L'ÉVINCÉ.

Ah! que vous êtes bon! que des employés sont heureux d'avoir un chef tel que vous!

DUVISA.

Je ne remplis que mes devoirs. D'ailleurs, j'ai des torts à réparer.... car, je l'avoue franchement, on était parvenu un instant à me prévenir contre l'Évincé.... Les hommes sont si méchants, si égoïstes et si intéressés....

MADAME L'ÉVINCÉ.

On voulait le faire passer pour joueur.

DUVISA.

Oui, pour quelques demi-tasses qu'il joue au café avec ses amis.

MADAME L'ÉVINCÉ!

On osait dire qu'il était paresseux.

DUVISA.

Nullement... Dans tous les cas; il a une si grande facilité, qu'en deux heures il expédie plus de besogne que ses camarades en huit jours.

MADAME L'ÉVINCÉ.

On prétendait même qu'il s'occupait de poésie:

DUVISA.

Eh bien ! quand cela serait ; je ne suis point de ces chefs rigoristes qui pensent que l'esprit des lettres est incompatible avec celui des affaires ; et nous en avons pour preuve vingt employés distingués des divers ministères qui donnent des pièces aux *Variétés*, et même des mélodrames aux *Boulevards*.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES. LÉONTINE, L'ÉVINCÉ.

L'ÉVINCÉ.

Victoire ! victoire ! la dent est arrachée !

DUVISA.

Comment, mon cher l'Évincé, vous êtes parvenu...

L'ÉVINCÉ.

Oh ! ce n'est pas sans peine.... Nous arrivons dans l'appartement de Madame ; fort heureusement nous y trouvons le dentiste, qui, pour la vingtième fois, attendait M. Fanfan.... Nous profitons de la résolution héroïque du petit bon homme ; je le place dans le fauteuil ; je feins de l'embrasser pour mieux lui contenir la tête..... L'opérateur saisit son instrument ; Madame s'évanouit, mademoiselle Léontine lui fait respirer des sels..... ce tableau déchirant ne peut rien sur mon âme, je n'abandonne pas ma mâchoire. L'enfant joue des pieds et des mains ; c'est tout comme s'il chantait ;

Crac ! Oh ! bonheur ! la dent tombe dans ma main ! je l'offre à tous les regards , en m'écriant : la voilà ! la voilà ! A ces mots , Madame revient à elle. (*imitant la voix de madame la directrice.*) — Ah ! monsieur , que de reconnaissance !... — Du tout , madame , vous ne me devez rien ; et vous me voyez tout prêt à recommencer. (*imitant la voix de Fanfan.*) — Non , non , je ne veux pas. — Soyez tranquille , mon petit ami ; c'était pour rire.

DUVISA.

Les affaires vont enfin reprendre leur cours.

LÉONTINE.

Madame est au comble de la joie ; (*avec assurance à Duvisa*) elle m'a chargée de vous recommander particulièrement Monsieur.

DUVISA.

J'avais prévenu ses intentions ; je propose une augmentation.

MADAME L'ÉVINCÉ.

Ah ! Monsieur , quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour mon époux.....

LÉONTINE (*très-étonnée.*)

Son époux !... Vous êtes marié ?...

L'ÉVINCÉ.

Oui , Mademoiselle.

LÉONTINE.

Vous ne me l'aviez pas dit.

L'ÉVINCÉ.

Vous ne me l'avez pas demandé ; d'ailleurs , je ne dois rien à la recommandation.

DUVISA.

La justice seule de sa cause l'a soutenu.

PLUMEAU.

Mademoiselle , je me suis déjà présenté deux fois ; si j'étais assez heureux....

LÉONTINE.

Je me sens née pour faire le bonheur d'un honnête homme. M. le Comte m'a promis la place de concierge; Plumeau, je consens à vous épouser.

MADAME L'ÉVINCÉ ( à son mari. )

Mais, dites-moi donc, par quel protecteur ?...

L'ÉVINCÉ ( montrant sa paille. )

Le voici.

PLUMEAU ( riant. )

C'est son paratonnerre.

DUVISA ( à Léontine. )

Dites à Madame avec quel empressement j'ai exécuté ses ordres. ( à l'Évincé. ) Mon cher l'Évincé, je vous invite à dîner; après le repas, nous ferons la petite partie.

L'ÉVINCÉ.

Et je vous rendrai cinq blouses, car vous n'êtes pas de force à jouer avec moi. Enfin, nous sommes tous tranquilles, l'hotel est en sûreté. ( Montrant Léontine ) Mademoiselle a un mari... Grâce à cette paille, je conserve ma place; nous avons donc tous un paratonnerre. Puisse le mien me garantir aujourd'hui de tous les orages !

F I N.